

« Faire l'âne »

Prédication pour le dimanche des Rameaux
dimanche 25 mars 2018

Marc 11:1-10

Esaïe 50:4-7
Philippiens 2:6-11

Pourquoi tout ce monde ? Tout ce bruit ! Qu'est-ce qui se passe ? « *Hosanna ! Hosanna ! Béni soit celui qui vient de la part du Seigneur ! Béni soit le royaume qui vient, le royaume de David, notre Père ! Hosanna à Dieu au plus haut des cieux !* ». Et puis plus rien. Je crois qu'à l'instant même on pourrait entendre voler une mouche dans notre assemblée, la mouche qui tournait tout à l'heure autour de l'âne. Deux moments, deux manières de célébrer Dieu. En se déshabillant pour couvrir le sol devant le Messie ou bien en se mettant sur son trente-et-un pour venir au temple.

Quand nous repensons à notre lecture, une fois la Bible fermée, nous ne gardons le souvenir que d'un coup d'éclat, un vague *buzz*. À quoi rime toute cette mise en scène pour faire parler de soi ? Cette mise en scène soigneusement préparée par Jésus ? Nous gardons en mémoire l'allégresse du peuple, les branches sur le chemin. Peut-être nous rappelons nous aussi une procession ambiguë où se lient et se lisent des attentes messianiques qui seront vites déçues, des cris de louanges qui tourneront en insultes. C'est ce coup d'éclat, ce *buzz* qu'illustrent les images pieuses ou la liturgie associée à ce texte chez nos frères chrétiens : on fête le dimanche des Rameaux comme si le point central de cet événement était la réjouissance du peuple. Aujourd'hui, nous célébrerions une sorte de Pâque hypocrite, Pâques avant l'heure.

Je voudrais réfléchir avec vous sur le service de Dieu, le culte que nous lui rendons ou que nous croyons lui rendre en vérité. Je vous propose de nous arrêter sur l'écart qu'il y a toujours entre Dieu et nous, l'écart entre Dieu et nous quand nous croyons qu'il prend plaisir à nos efforts pour le prier, pour le louer, pour lui demander pardon... En ce premier jour d'un temps liturgique nouveau et extraordinaire – avant le long marathon de la Semaine Sainte – il est intéressant de nous demander, au juste : qu'est-ce que notre culte, ou plutôt, qu'est-ce que le culte que nous rendons à Dieu ? Le problème est bien là : le culte de Dieu devient souvent *notre* culte, celui des images que nous fabriquons *de lui pour nous* avec nos habitudes, nos héritages, culturel, psychologique, religieux. Le peuple de Jérusalem dans ce récit reçoit Jésus comme cela : il reçoit celui qu'il attend. *Personne* dans

l'évangile selon Marc, pas même les disciples, ne comprend que le Messie qu'il attend n'est pas celui qui vient.

Aujourd'hui, je vous propose de laisser un peu de côté la réaction des Juifs à la venue du Messie pour nous intéresser plutôt aux marges de cet événement, c'est-à-dire ce qui se passe avant et après dans ce chapitre 11. Tout le chapitre dont nous n'avons lu que le début a une grande unité, une unité complexe. Loin d'être une ascension linéaire vers Jérusalem, il met en scène Jésus et ses disciples entrant et sortant trois fois de la ville. Tout se passe sur le seuil, et les portes sont des éléments décisifs de la scénographie. Jour 1 : Jésus entre triomphalement dans Jérusalem sur un ânon et ressort. Jour 2 : En chemin vers Jérusalem, Jésus maudit un figuier sans fruit puis se rend au temple où il chasse les marchands avant de ressortir de la ville. Jour 3 : il voit le figuier sans fruit sur la route de Jérusalem, donne un enseignement sur la prière et la foi, puis se rend au temple où on le questionne sur son autorité.

Le Christ et ses disciples sont entre deux espaces, ce sont pour ainsi dire des banlieusards qui montent à Jérusalem la journée et retournent à Béthanie pour la nuit. Ils ne sont pas de la ville, pas du temple, ils ne sont pas du lieu où se fait le culte officiel, celui que Jésus critique par sa conduite et son enseignement. Voilà peut-être déjà de quoi penser le service de Dieu : il ne vient pas des lieux d'autorité... Il se fait à la marge, par la critique de ce qui est autorisé et qui fait autorité.

Mais revenons un peu sur nos pas. Et intéressons-nous aux préliminaires à ce cortège, à ce qui se passe avant. Caressons un peu le protagoniste à quatre pattes qui est le vecteur de toute cette scène, celui qui porte Jésus, qui le porte dans son obéissance à la volonté de son Père. Nous sommes donc au premier jour, la première entrée de Jésus dans Jérusalem. Une entrée très étudiée, mise en scène avec soin par Jésus lui-même. Il y a d'ailleurs quelque chose de liturgique dans cette organisation, Jésus est aidé par deux sacristains dans les personnes de ses disciples. D'ailleurs, cette entrée dans Jérusalem fait pendant à son entrée dans le temple le lendemain.

Dans les deux scènes, celle de l'entrée à Jérusalem et celle de Jésus dans le temple, les animaux jouent un rôle significatif dans le service de Dieu. D'un côté l'âne sur lequel Jésus monte, de l'autre les colombes vendues pour être sacrifiées à Dieu dans le temple. Deux groupes d'animaux et deux pratiques du service de Dieu, deux situations qui nous invitent à nous interroger avec nos amis les bêtes, sur notre manière de servir Dieu. En grec « le culte, le service » se dit *θεραπεία* (*therapeia*). Ce mot, qui a donné notre « thérapie », recouvre toute forme de soins, du soin religieux à une divinité au respect pour ses parents en passant par le soin des plantes et... le soin des animaux.

De fait, les animaux nous interrogent sur notre rapport à la Création et par là même à Dieu. Le soin de Dieu et le soin de la Création vont de pair et notre lecture du jour nous invite à le penser. Au premier siècle comme aujourd'hui, cette « saisie » de l'âne est une scène bien étrange. On attend naturellement que les disciples l'achètent ou le louent mais il n'en est rien, ils l'empruntent seulement. À qui d'ailleurs ? On ne sait pas. Rien ne dit que les personnes qui interpellent les disciples sont les propriétaires de l'âne en question...

La raison qui justifie l'emprunt de l'âne est, je pense, le moment le plus important de ce passage : « *Le Seigneur a besoin de lui* ». Jésus choisit cet âne, celui-là précisément : il le connaît alors qu'il ne l'a vraisemblablement jamais vu. C'est un âne qui lui ressemble d'ailleurs, il n'a pas de maison, il est là, dans la rue, près d'une porte. Une porte, la porte de Jérusalem que Jésus passera cinq fois en trois jours. Le service du Seigneur délie ce petit âne, il le met en lumière, lui donne son heure de gloire.

Nous pouvons voir en ce petit âne une forme de service à Dieu bien particulière, très différente du pseudo-service que rendent, bien malgré elles, les colombes dans le temple. En effet, les colombes sont sacrifiées pour plaire à Dieu alors qu'ici l'âne sert le Seigneur autant qu'il en est capable, c'est-à-dire en le conduisant dans Jérusalem. Ce sont deux rapports aux animaux qui reflètent deux rapports à Dieu différents. Pour l'un le service de Dieu passe par un sacrifice, pour l'autre par l'élection, l'aide et l'obéissance. Jésus interpelle les animaux et nous appelle à son service en ces termes : nous sommes choisis pour l'aider et lui obéir mais *pas* pour nous sacrifier à son bon plaisir. Le petit âne pourrait braire : « *Le Seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille, et moi, je ne me suis pas rebellé.* » Avec l'âne nous pouvons aussi dire : « *il fait surgir une parole ; chaque matin, il me fait dresser l'oreille* ». Le modèle du bon serviteur qu'est l'âne dans ce passage, ce serviteur du serviteur, doit nous faire réfléchir sur ce qui va arriver ce vendredi, à savoir la Croix. A cause d'une certaine tradition, nous avons souvent du mal à nous défaire d'une théologie de la Croix comme celle d'un sacrifice expiatoire qui s'énonce ainsi : le Père reçoit le sacrifice de son Fils et ce sacrifice rachèterait le péché des hommes. Voilà une situation bien perverse ! Alors que Dieu est intervenu pour empêcher Abraham de sacrifier son fils Isaac, il apprécierait le sacrifice de son propre fils ? Or, ici, ce n'est pas ce qui se passe. L'animal choisi par le Christ pour aller vers son Père n'est pas un animal sacrificiel, et ce n'est pas non plus un animal qui s'achète à prix d'argent dans le temple, comme les colombes. C'est un animal qui après avoir servi le Seigneur sera renvoyé d'où il vient comme c'est bien précisé. Autrement dit, la mort n'est pas la condition de notre salut, elle n'est qu'un effet collatéral de l'obéissance à la volonté de Dieu. L'obéissance à la volonté de Dieu peut, mais pas forcément, passer par elle. La mort de l'individu n'est pas

nécessaire à la résurrection, même s'il est bien nécessaire qu'une certaine idée de la mort meure. C'est une certaine idée de la mort que Christ tue sur la Croix, cette idée de la mort, c'est la fatalité.

La présence et le rôle des animaux nous invite, dans Marc, à pousser plus loin la réflexion sur le service de Dieu. Par un jeu de mot, l'auteur invite à un rapprochement entre l'âne et les colombes. Le mot qu'il utilise en grec pour dire « jeune âne » c'est « πῶλον » (pôlon), il aurait pu choisir « ὄνος » (onos) ou « ὄναριον » (onarion) comme dans Matthieu ou Jean mais il choisit « πῶλον ». Or « πῶλον » fait étrangement écho au verbe « vendre quelque chose à profit », en grec « πωλῶ » (pôlô), qu'on retrouve dans l'expression des « vendeurs de colombes » (« πωλούντων τὰς περιστέρας ») quelques versets plus loin. Cet ânon qui n'est même pas l'objet d'un troc, résonne étrangement avec ceux qui tirent profit des colombes... Cet écart interroge, je crois, la manière dont nous servons Dieu. Quelle est la place de l'argent dans le service que nous lui rendons, dans le service que nous rendons à nos semblables ? La relation du Christ avec l'âne, qui est celle de l'emprunt n'a rien à voir avec celle des fidèles qui, dans le temple, achètent des colombes à un prix au-dessus du marché et pourtant c'est la relation du Christ avec l'âne qui nous est présentée comme *la* bonne relation de service. Elle est préférable à tous points de vue à celle des trafiquants de colombes : en effet, ils arnaquent les fidèles, leur font croire qu'ils ont besoin de payer pour entrer en relation avec Dieu et, qui plus est, conduisent à tuer des animaux. De fait, Marc nous met en garde contre un service de Dieu selon le monde : attention à ces superstitions qui font des animaux facilement achetés au temple un ticket express vers Dieu, attention à cette superstition qui ferait du Fils sacrifié par son Père la solution de tous nos problèmes, attention à cette superstition qui fait de nos propres sacrifices la condition de notre salut ! La relation du Christ à l'âne est tout autre, c'est un partenariat. Elle nous invite à favoriser les échanges non-monnayés, les seuls capables de nous détacher de la porte près de laquelle nous sommes attachés. Les seuls capables de nous faire passer la grande porte de la Ville Sainte en nous faisant participer à l'Évangile de Jésus Christ. C'est peut-être là le vrai sens du service de Dieu présent dans ce texte.

Il faudrait nous faire âne, ce qui peut paraître étrange. Peut-être que les plus anciens d'entre nous verrons ici l'allusion à un bonnet qu'ils ont jadis porté lorsque leur comportement avait fortement déplu à leur maître d'école. Faire l'âne pour nous cette semaine, c'est suivre dans sa désinvolture notre Maître, le Christ Jésus. C'est le porter sur son chemin en faisant un pied de nez aux maîtres du monde qui font passer leurs propres intérêts avant ceux des autres.

La Semaine Sainte est, plus qu'aucune autre, une semaine où nous sommes appelés à nous mettre au service, comme l'âne a servi le Christ. Il a été serviteur du serviteur. Cette semaine, nous sommes nous aussi appelés à son service. Nous serons appelés à laver les pieds de ceux que nous croyons guider, à porter avec Simon de Cyrène la Croix du Seigneur, à nous lever tôt dimanche et courir au tombeau avec les femmes, laver le corps d'un condamné.

Alors, allons, au pas de l'âne portant Dieu sur notre dos, ce fardeau léger. Si un âne en est capable pourquoi pas nous ? Le vrai service au Dieu, le cadeau qu'on lui fait, ce n'est pas en achetant à prix d'or les animaux pour les lui sacrifier, mais en devenant ce petit âne de banlieue, choisi, à son service. Le bon service à Dieu ce n'est pas de lui apporter quelque chose mais de se mettre à son service en nous méfiant de nos attentes. Qui sert-on ? Dieu ou ce que nous voulons qu'il soit ?

Je finirai cette prédication par une méditation en image. Une image que vous ne verrez pas, nous sommes protestants tout de même. Savez-vous quelle est la plus ancienne représentation de la Croix ? C'est un graffiti retrouvé dans une école qui faisait partie du Palais impérial de Rome. Un graffiti des premiers siècles, vraisemblablement dessiné par un polythéiste pour se moquer d'un certain Alexamenos, qui était chrétien. On voit sur ce graffiti un petit personnage au pied d'une croix : c'est Alexamenos. L'inscription dit « Alexamenos adore son Dieu ». Sur la croix, la première Croix que nous connaissons, le Christ, le Christ est représenté avec une tête d'âne. Nous savons maintenant de quel âne il s'agit.

